

Le Monde

MAGAZINE

RENTRÉE TOUT VA TROP VITE!

L'ACCÉLÉRATION DE LA VIE
SELON LE SOCIOLOGUE

HARTMUT ROSA

LE REPORTAGE
LES FERMES BIO
EN CALIFORNIE

L'ENQUÊTE
LE PLUS ANCIEN
ORCHESTRE
AFRICAIN

LE PORTFOLIO
NAUFRAGÉS
DU PAKISTAN

M 00146 - 828 - F: 2,50 €



Le Monde Magazine n° 50. Supplément au Monde n° 20402 du samedi 28 août 2010. Ne peut être vendu séparément. Disponible en France métropolitaine, Belgique et Luxembourg.



cela s'ajoute le sentiment que nous ne voyons pas passer nos vies, qu'elles nous échappent.

Nous assistons, dites-vous, à une « compression du présent », qui devient de plus en plus fuyant. Pouvez-vous nous l'expliquer ?

Si nous définissons notre présent, c'est-à-dire le réel proche, comme une période présentant une certaine stabilité, un caractère assez durable pour que nous y menions des expériences permettant de construire l'aujourd'hui et l'avenir proche, un temps assez conséquent pour que nos apprentissages nous servent et soient transmis et que nous puissions en attendre des résultats à peu près fiables, alors on constate une formidable compression du présent. A l'âge de l'accélération, le présent tout entier devient instable, se raccourcit, nous assistons à l'usure et à l'obsolescence rapide des métiers, des technologies, des objets courants, des mariages, des familles, des programmes politiques, des personnes, de l'expérience, des savoir-faire, de la consommation. Dans la société pré-moderne, avant la grande industrie, le présent reliait au moins trois générations car le monde ne changeait guère entre celui du grand-père et celui du petit-fils, et le premier pouvait encore transmettre son savoir-vivre et ses valeurs au second. Dans la haute modernité, la première moitié du

xx^e siècle, il s'est contracté à une seule génération : le grand-père savait que le présent de ses petits-enfants serait différent du sien, il n'avait plus grand-chose à leur apprendre, les nouvelles générations devenaient les vecteurs de l'innovation, c'était leur tâche de créer un nouveau monde, comme en Mai 68 par exemple. Cependant, dans notre modernité tardive, de nos jours, le monde change plusieurs fois en une seule génération. Le père n'a plus grand-chose à apprendre à ses enfants sur la vie familiale, qui se recompose sans cesse, sur les métiers d'avenir, les nouvelles technologies, mais vous pouvez même entendre des jeunes de 18 ans parler d'« avant » pour évoquer leurs 10 ans, un jeune spécialiste en remontant à un expert à peine plus âgé que lui sur le « up to date ». Le présent raccourcit, s'enfuit, et notre sentiment de réalité, d'identité, s'amenuise dans un même mouvement.

C'est septembre, nous reprenons le travail. Au début de l'été, le directeur général de France Télécom reconnaissait que le suicide d'un de ses employés était un accident du travail. Il y a eu près de cinquante suicides au sein du groupe depuis 2008. Comment en sommes-nous arrivés là ? L'accélération au travail en est-elle la cause ?

Evidemment, pour l'économie capitaliste, que nous le voulions ou non, l'équation simple selon laquelle « le temps c'est de l'argent » se vérifie partout. Pour les employeurs, gagner du temps revient à améliorer leurs bénéfices, et ils y réussissent en accélérant la production et la circulation des biens, c'est-à-dire en faisant travailler ouvriers et employés plus vite, avec toutes les techniques de « gestion par le stress » qui vont avec. Dorénavant, lorsqu'une entreprise ou une

ALVÉOLES 140,
100 x 180, 2009.

Photographie de Jean-Pierre Attal. Né en 1963, celui-ci vit et travaille à Paris. L'objet de plusieurs de ses séries d'images est la ville, ses espaces de travail, de transport, de consommation, et comment elle rythme le quotidien de ses habitants. Un propos visuel qui résonne avec les thèses d'Hartmut Rosa. *Chroniques urbaines*, éditions Teymour, 48 p., 22 €. www.jeanpierreattal.com

« A l'âge de l'accélération, nous assistons à l'obsolescence rapide des métiers, des technologies, des objets... »

⊕ administration licencie des gens, cela ne signifie pas qu'il y a moins de travail à faire, mais que ceux qui restent en auront plus à réaliser. Tout cela conduit à une polarisation malsaine, bien montrée par les études de sociologie, entre ceux qui sont surchargés de travail et ceux qui sont exclus du système d'accélération par le chômage. Car le chômage est aujourd'hui une forme de décélération forcée, et mal vécue. Cependant, ce n'est pas simplement parce que les gens ont beaucoup de tâches à faire et doivent travailler plus vite qu'ils tombent malades ou sont victimes de dépression. Ce qui fait aller vraiment mal, jusqu'au « burn-out » et au suicide, c'est le sentiment général de courir de plus en plus vite sans jamais aller nulle part et que la valeur de leur travail se déprécie rapidement. Un être humain peut encaisser de grands efforts dans le but d'atteindre un objectif, ou de se construire une carrière où il déploiera un talent. Mais l'impression dominante des salariés actuels, au moins dans nos sociétés occidentales, c'est qu'ils doivent courir de plus en plus vite simplement pour faire du surplace, juste pour ne pas tomber du monde du travail, pour survivre...

« *Partout les enseignants se plaignent de ne plus avoir de temps pour apprendre à leurs étudiants, les médecins et infirmières pour s'occuper humainement de leurs patients...* »

C'est votre image du travailleur d'aujourd'hui, un homme courant sur un tapis roulant, s'épuisant pour rester immobile...

De nos jours, même en Allemagne les entreprises ont commencé à imposer la « flexibilité » au détriment des emplois stables. Des études récentes ont révélé une érosion constante des emplois durables depuis les années 1990, une réduction sensible de la durée d'emploi au sein d'une même entreprise, une augmentation des déplacements d'une entreprise à l'autre, une recrudescence des contrats à court et moyen terme. Ajoutez la dérégulation des conditions de travail, les nouvelles formes d'emploi intérimaire, à temps partiel, à la maison, etc., qui renforcent cette impression d'insécurité professionnelle et de course vers nulle part. Si on ne court pas, nous en sommes persuadés, on décline, on perd en qualification, le chômage nous guette, la dépression, la misère.

A l'accélération technique, à celle des rythmes de vie, il faut ajouter une accélération sociale. Aujourd'hui, aucune situation n'est assurée, la transmission n'est pas garantie, le précaire règne. Il est symptomatique de constater que les parents ne croient plus que leurs enfants auront des vies meilleures que les leurs. Ils se contentent d'espérer qu'elles ne seront pas pires. Il existe une autre raison pour laquelle les gens se sentent si mal, déprimés, voire suicidaires au travail. Régulièrement, les dirigeants des entreprises présentent de nouveaux projets, des stratégies pour gagner du temps et de l'argent, rentabiliser la production, dégraisser les effectifs. Ou encore, ils mettent en place de nouveaux outils informatiques plus performants, ou des concepts marketing présentés comme innovants, ou réorganisent les chaînes de travail, et ainsi de suite. Les marchés

financiers saluent ces mouvements comme autant de signes positifs d'activité. Mais très souvent, ces formes frénétiques d'accélération et de réorganisation ne procèdent pas d'un processus d'apprentissage à l'intérieur de l'entreprise, ou d'une meilleure utilisation des talents, il s'agit presque toujours de changements aléatoires, erratiques, caractériels, des changements pour le changement, dépourvus de sens. Et comme la plupart du temps ils ne débouchent sur aucune amélioration réelle, ils accroissent le sentiment de dévalorisation et d'anxiété chez les travailleurs concernés. Dans le même temps, les directions d'entreprise entendent conserver leurs « normes de qualité », ajoutent toujours de nouvelles formes de classement, d'évaluation et de notation des employés, créant une tension supplémentaire qui finit par rattraper les dirigeants eux-mêmes. Le résultat peut être observé dans presque toutes les sphères du travail contemporain, à tous les niveaux des entreprises. Les employés se sentent non seulement stressés et menacés, mais encore sous pression, désarmés, incapables de montrer leur talent, bientôt découragés. Voyez comme partout les enseignants se plaignent de ne plus avoir de temps pour apprendre à leurs étudiants, les médecins et infirmières pour s'occuper humainement de leurs patients, les chercheurs pour se concentrer sans être soumis à des évaluations permanentes. D'où ce sentiment de courir sur un tapis roulant ou une pente qui s'éboule. Au final, nous éprouvons tous ce que le sociologue Alain Ehrenberg nomme la « fatigue d'être soi » (Odile Jacob, 1998) tandis que, constate-t-il, la dépression devient la pathologie psychique la plus répandue de la modernité avancée.

Vous parlez de la « nervosité permanente » de l'individu contemporain...

Jusqu'à aujourd'hui, la modernité comme l'idée de progrès nous promettaient que les gens finiraient par être libérés de l'oppression politique et de la nécessité matérielle, pourraient vivre une existence choisie et autodéterminée. Cette idée repose sur la supposition que nous portons tous quelque chose qui ressemble à un « projet d'existence », notre propre rêve de ce qu'on pourrait appeler la « bonne vie ». C'est pourquoi, dans les sociétés modernes, les individus développaient de véritables « identités narratives » qui leur permettaient de relater l'histoire de leur parcours comme autant d'histoires de conquête, certes semées d'embûches, mais allant vers cette « bonne vie » dont ils rêvaient.

Désormais, il devient impossible de développer ne serait-ce qu'un début de projet d'existence. Le contexte économique, professionnel, social, géographique, concurrentiel est devenu bien trop fluctuant et rapide pour qu'il soit plausible de prédire à quoi notre monde, nos vies, la plupart des métiers, et nous-même, ressembleront dans quelques années. L'identité ne repose plus sur des affirmations du genre : « Je suis boulanger, socialiste, marié avec Christine et je vis à Paris. » Nous disons plutôt : « Pour le moment, j'ai un emploi de boulanger, j'ai voté pour les socialistes aux dernières élections mais changerai la prochaine fois, je suis marié avec Christine depuis cinq ans, qui veut divorcer, et, si je vis à Paris depuis huit ans, je vais partir à Lyon cette année, pour le travail. » Cette perte d'une identité stable n'est pas sans conséquence. D'abord, les jeunes gens ne démarrent plus dans la vie avec la supposition qu'ils

« Il nous faut apprendre à devenir des surfeurs hasardeux, chevauchant la vague de l'accélération sans but et sans direction, en se tenant prêt à saisir celle qui vient. »

pourront se construire l'existence qui leur plaira, ni même une identité issue d'eux-mêmes. Les étudiants choisissent des filières susceptibles de leur fournir des « opportunités » au cœur de l'accélération, et ils savent qu'ils doivent se tenir prêts à changer complètement de direction et de métier si de nouvelles occasions se présentent. « Laissez ouvertes toutes les options » est devenu l'impératif catégorique de la modernité tardive. Il nous faut apprendre à devenir des surfeurs hasardeux, chevauchant la vague de l'accélération sans but et sans direction, en se tenant prêt à saisir celle qui vient, et à en sauter chaque fois que les vents tournent.

Le mois de septembre sera difficile en France comme en Europe, avec tous les plans d'austérité annoncés. Selon vous, la plupart des crises actuelles, écologiques ou économiques, sont liées à la désynchronisation induite par l'accélération générale...

La grave crise écologique actuelle est sans conteste une crise de désynchronisation. On épuise les res-

sources naturelles à un rythme bien plus élevé que la reproduction des écosystèmes tandis qu'on déverse nos déchets et nos poisons, on l'a vu cet été dans le golfe du Mexique, à une vitesse bien trop élevée pour que la nature s'en débarrasse. D'ailleurs, le réchauffement de la Terre signifie littéralement qu'on accélère l'atmosphère, parce qu'une augmentation de la température équivaut à une augmentation de l'agitation des molécules qui la composent.

Mais il existe d'autres formes de désynchronisation, tout aussi graves. Je prendrai la désynchronisation entre la démocratie politique d'une part, et l'économie mondialisée d'autre part. Le débat politique prend du temps, il ne peut en être autrement pour qu'il reste démocratique. Il faut beaucoup de discussions, d'arguments, de réflexions, de délibérations pour construire un consensus politique dans une société pluraliste et organiser la volonté démocratique. Par contraste, avec la mondialisation et l'accélération technologique, la vitesse de la transaction économique et financière s'accroît sans cesse. Le résultat immédiat est la désynchronisation des sphères politiques et économique-technologiques, que l'administration Obama a dénoncée à plusieurs reprises. Depuis les années 1980, les néolibéraux ont tout fait pour réduire le contrôle politique et étatique sur le monde financier afin d'augmenter la vitesse des transactions économiques et des flux du capital. Nous connaissons le résultat, la désynchronisation radicale entre le monde des bénéfices instantanés de la finance assistée par la haute technologie, ☉

À LIRE

Accélération. Une critique sociale du temps, d'Hartmut Rosa. Traduit de l'allemand par Didier Renault. La Découverte, 2010, 474 p., 27,50 €.
Le Grand Accélérateur, de Paul Virilio. Galilée, 112 p., 17 €. Parution le 16 septembre.
Trop vite, de Jean-Louis Servan-Schreiber. Albin Michel, 2010, 208 p., 15 €.

MIROIR D'ALIÉNATION VOL. 1, 125 x 210, 2000.



et celui de l'économie réelle, du logement, de la consommation, beaucoup plus lent. Il a fallu que la bulle éclate pour parvenir à un ralentissement – en anglais, une récession économique est un *slowdown* – non seulement des flux de la finance, ce qui a failli aboutir à une débâcle du système bancaire, mais aussi de l'économie. Actuellement, suite aux risques d'effondrement consécutifs à la crise mondiale débutée en 2007, les politiciens se mobilisent. Nous sommes dans la phase de re-synchronisation, et cela coûte une fortune aux Etats et aux populations qui doivent désormais subir un plan de rigueur sans précédent. Mais si on regarde de près, on constate que les politiciens n'arrivent à proposer que d'éteindre les feux ou de tenter d'installer des garde-fous à l'accélération financière comme à Wall Street. **L'accélération affecte aussi les actualités, les événements et même, dites-vous, la mémoire.**

Il est frappant de constater combien des successions d'événements du mois précédent, ou de quelques jours auparavant, parfois même de quelques heures, auxquels nous donnions tant d'importance, qui nous semblaient chargés de signification, disparaissent de notre mémoire. Parfois, ils ne semblent même pas laisser de trace. Ainsi, que reste-t-il de la Coupe du monde de football,

cet été, ou de la crise européenne, il y a six mois, lorsque la Grèce s'est retrouvée au bord du défaut de paiement ? Tous ces événements nous apparaissent déjà comme voilés par la brume de l'histoire accélérée. Ces épisodes ne semblent plus faire partie de nos vies, ils ne sont plus reliés à notre présent, encore moins à notre présence au monde. Ils ne nous disent plus rien sur ce que nous sommes, ils ne nous concernent plus ou si peu. Notre époque se montre extrêmement riche en événements éphémères et très pauvre en expériences collectives porteuses de sens. Des épisodes aussi importants que la disparition de l'URSS ou la première guerre d'Irak appartiennent déjà à un passé lointain. L'histoire depuis s'est encore accélérée. Si les premiers journaux quotidiens s'étaient donné pour objectif de nous offrir les « nouvelles du jour », ils ne suffisent plus aujourd'hui. Les médias d'information en continu comme CNN sont apparus, les « JT » sont réactualisés tout au long de la journée, nourris en permanence par un texte défilant donnant, minute par minute, les toutes dernières *news*. L'actualité du monde est devenue un flux constant de nouvelles offert 24 heures sur 24.

Ici encore, l'accélération technique contribue à celle du changement social. En effet, la diffusion de plus en

CODE N° 1,
125 x 167, 2003.



plus rapide des informations induit des réactions de plus en plus rapides, que ce soit dans les marchés financiers ou dans les médias. La connaissance de l'état du monde à midi est déjà dépassée à 16 heures, la durée de vie d'une actualité se réduit jusqu'à tendre vers zéro, les journalistes ont à peine le temps de la décrire et l'analyser, les gens de la comprendre. Au final, nous avons tous l'impression de vivre dans une instabilité permanente, un présent court où des faits rapportés en début de journée semblent avoir perdu toute leur valeur le soir même, et dont nous ne savons plus quoi penser...

L'accélération touche donc aussi notre capacité de comprendre notre époque en profondeur.

Oui, nous perdons notre emprise théorique sur le monde, la réflexion de fond régresse, nous n'arrivons plus à appréhender le sens et les conséquences de nos actions. Nous n'avons plus le temps de délibérer, de réfléchir, de formuler, de tester et construire des arguments. C'est pourquoi, en politique, le parti victorieux n'est plus celui qui présente les meilleurs arguments ou le meilleur programme, mais celui qui sera doté des images les plus frappantes. Car les images vont vite, les arguments lentement. Ainsi, nous assistons au règne de l'opinion rapide, des décisions politiques réactives.

Au règne de l'aléatoire et de la contingence : un seul aspect d'un problème important se voit retenu par les médias, souvent par hasard, ou parce qu'il fait réagir et donne des images, puis il devient peu à peu le sujet unique du débat. Prenez le débat actuel sur l'islam en Europe. En France on ne parle plus que du voile, en Allemagne des minarets, un thème devient très vite le point central des analyses menées par les commentateurs, puis par les hommes politiques. Ainsi, le point de vue illusoire et réactif, la doxa, n'est elle-même que la conséquence aléatoire d'une constellation d'événements eux-mêmes aléatoires.

C'est pourquoi j'en arrive à comparer l'accélération sociale à une forme inédite de totalitarisme. Elle affecte toutes les sphères de l'existence, tous les segments de la société, jusqu'à affecter gravement notre soi et notre réflexion. Personne n'y échappe, il est impossible d'y résister, et cela génère un sentiment d'impuissance. Si l'Eglise catholique a été accusée de produire des fidèles enclins à la culpabilité, au moins proposait-elle du réconfort : « Jésus est mort pour porter vos péchés, vous pouvez en être absous par la confession et l'absolution. » Rien de tel n'existe dans la société contemporaine. Nous n'échappons pas à l'accélération. □

RALENTIR, C'EST POSSIBLE

DANS LA LIGNÉE DU MOUVEMENT GASTRONOMIQUE SLOW FOOD, D'AUTRES ORGANISATIONS ONT VU LE JOUR, TELS CITTASLOW OU L'INSTITUT DU NOT DOING MUCH. LEUR OBJECTIF : DÉCÉLÉRER, MAINTENANT.

Séoul, le 25 juin 2010. Gian Luca Marconi, le maire de Castelnuovo ne'Monti, petite ville italienne d'Emilie-Romagne, monte à la tribune pour remercier ses amis coréens du réseau Cittaslow, « la ville lente ». C'est la première fois que le mouvement se réunit hors d'Europe. Aujourd'hui, plus de 130 villes et communes, six coréennes, trois américaines, deux canadiennes, une turque, ont adopté les 70 principes de Cittaslow, « la ville où la vie est bonne », dont une des règles premières dit : « La démocratie comme l'éducation a besoin de lenteur. » Les autres principes de la « bonne vie » selon Cittaslow ? Espaces verts, espaces de loisirs, commerces de proximité, zones piétonnes, équipements urbains adaptés aux enfants, aux vieilles personnes et aux handicapés, préservation du patrimoine et des fêtes locales, marché où sont présentés les produits régionaux et biologiques, bref tout ce qui améliore le plaisir de vivre. En France, une seule commune a signé la charte Cittaslow, Segonzac, en Charente.

Ce mouvement a été créé pour élargir les objectifs de Slow Food, lui aussi né en Italie après le projet d'installation d'un McDo sur la place d'Espagne à Rome, et dont le symbole est l'escargot. Créé il y a vingt-cinq ans, pour « contrer les fast-foods et la "fast life" »,

enrayer la disparition des traditions gastronomiques locales et le manque d'intérêt des gens pour leur nourriture », Slow Food compte actuellement 100 000 membres de par le monde et développe dans chaque pays des activités d'éducation au goût (conviviums pour apprécier des plats régionaux, ateliers de formation du palais, etc.), organise des foires, des marchés et des événements gastronomiques, enfin défend la biodiversité des cultures par la mise en place de « sentinelles » et du réseau Terra madre qui surveillent les variétés agricoles goûteuses.

Désormais reconnues, les associations Slow Food et Cittaslow ont donné naissance au mouvement Slow Life, une constellation éclectique de groupes qui prônent la lenteur autour du monde : Slow Travel, Slow Money (investir dans le local et le biologique), Slow Fish (contre la pêche industrielle), Slow Production (produire du durable), Slow Parenting (prendre du temps pour ses enfants), le mouvement américain Unplug Challenge (débranchez-vous régulièrement), les Californiens du Sabbath Manifesto (tout arrêter une fois par semaine), etc. Les théoriciens de ce ralentissement nécessaire s'appellent Geir Berthelsen, le créateur du World Institute of Slowness, Carlo Petrini, le fondateur de

Slow Food, ou Christopher Richards, de l'institut du Not Doing Much. Il faut ajouter les mouvements, plus politiques, qui appellent à la décroissance, pour qui l'accélération de la production et de la consommation nous mène tout droit à une catastrophe écologique et humaine sans précédent. Ils prônent le ralentissement immédiat de toute l'économie et la réduction volontaire de la consommation.

Difficile de pronostiquer si tous ces mouvements arriveront à renverser la tendance générale à l'accélération décrite par Hartmut Rosa. Selon lui, ces « oasis de décélération » ne changent rien à l'affaire. Ainsi le mouvement Cittaslow ne fédère que des villes de moins de 60 000 habitants, « à taille humaine ». Or, partout, dans les pays émergents, le développement d'énormes métropoles de plusieurs millions d'habitants, pressés, stressés, l'emporte. Pendant ce temps, les nouveaux téléphones et tablettes Apple, reliés aux réseaux rapides Twitter, Facebook et Meetic, se vendent à des dizaines de millions d'exemplaires. Quant au modèle de la décroissance, ce n'est pas du tout la voie de développement que la Chine, l'Inde ou le Brésil ont choisie, bien au contraire. Il faut s'y résoudre, Hartmut Rosa a raison, nous accélérons sans rémission, nous fonçons tous dans le mur. □ F. J.